

Mumei, en pyjama de soie bleue, est assis les fesses collées à même le tatami. Il a quelque chose d'un oisillon, sans doute à cause du contraste entre son cou long et frêle, et la taille imposante de son crâne. Ses cheveux fins et soyeux adhèrent à sa peau humide de sueur. Les paupières à demi fermées, il bouge la tête comme s'il fouillait l'air avec ses oreilles, cherchant à capter dans ses tympanes les bruits de pas qui foulent l'allée de gravier, au-dehors. Ces bruits prennent de plus en plus d'ampleur, puis soudain s'arrêtent. La porte coulissante, pareille à un train de marchandises, grince en s'ébranlant, Mumei ouvre les yeux, et la lumière du matin, aussi jaune que des pétales de pissenlits fondus, vient inonder la pièce. L'enfant rejette énergiquement les épaules vers l'arrière, bombe la poitrine et, comme un oiseau qui déploie ses ailes, ouvre les bras sur les côtés.

Yoshirô, tout essoufflé, s'approche, et son sourire creuse les rides au coin de ses yeux. Au moment où, perché sur une jambe pour enlever l'une de ses chaussures, il baisse légèrement la tête, quelques perles de sueur glissent goutte à goutte de son front.

Chaque matin, Yoshirô passe chez le loueur de chiens dont la boutique est située au carrefour, devant le talus qui surplombe la rivière, afin d'y emprunter l'animal avec lequel il court une trentaine de minutes sur le remblai. Quand son débit est faible, cette rivière pareille à un faisceau de rubans argentés s'étire étonnamment loin. Autrefois, on appelait jogging cette

manière oiseuse de courir, mais à mesure que les mots d'origine étrangère disparaissaient de la langue, le mot a été remplacé, sans qu'on sache très bien quand, par « *kakeochi* », 駆け落ち. Ce terme, d'abord utilisé en guise de plaisanterie sous prétexte que « la pratique de la *course* (« *kake* ») faisait *baisser* la tension (« *ochi* ») », est désormais entré dans le langage courant. Mais Mumei et les jeunes de sa génération n'ont évidemment jamais songé à le relier à son sens premier : la fuite de deux amoureux quand leurs familles s'opposent au mariage.

Les mots étrangers ont beau être sortis de l'usage, chez le loueur de chiens ils pullulent encore, placardés sur les murs en syllabaire *katakana*. À l'époque où Yoshirô avait commencé à pratiquer le *kakeochi*, il n'était pas sûr du tout de sa capacité à courir vite, et pensant qu'il valait mieux être accompagné d'un chien court sur pattes, il avait loué un yorkshire, mais l'animal était beaucoup plus rapide que prévu. Comme Yoshirô, remorqué par lui, titubait à sa suite le souffle court, en menaçant de s'étaler à chaque pas, le chien se retournait parfois et, l'air fanfaron, semblait lui lancer : « Alors, t'en dis quoi ? » Le bout de son museau, légèrement tourné vers le haut, avait quelque chose d'effronté. Le lendemain matin, Yoshirô avait troqué le yorkshire contre un teckel. Hélas ! il était tombé sur un chien apathique, dénué de toute velléité de courir : à peine avaient-ils trottiné sur deux cents mètres que l'animal s'était affalé mollement au sol, et qu'il avait fallu le traîner par la laisse pour le ramener chez le loueur.

« Il y a des chiens qui n'ont pas de goût pour la promenade, on dirait », s'était plaint Yoshirô avec une certaine ironie.

— Vous dites ? La promenade ? Ah oui, la promenade... Hahaha ! »

L'homme qui gardait la boutique jouait les idiots. Peut-être éprouvait-il un sentiment de supériorité à rire ainsi d'un vieillard qui se servait encore d'un terme aussi désuet que prome-

nade? La vie des mots raccourcissait de jour en jour. Et ceux d'origine étrangère n'étaient pas les seuls à sortir de l'usage: d'autres, taxés de « périmés », disparaissaient aussi à un rythme soutenu, et certains d'entre eux n'auraient jamais d'héritier.

La semaine précédente Yoshirô, sur un coup de tête, s'était risqué à louer un shepherd. Mais il avait vite senti qu'il ne faisait pas le poids face à cet animal qui, contrairement au teckel, était surentraîné. Qu'il soit pris de l'envie soudaine de courir à fond de train, ou qu'il peine à avancer en traînant les pieds tant il était vanné, le chien, toujours à sa hauteur, se calait sur son allure. Et quand Yoshirô le regardait, l'animal lui renvoyait un regard en coin, l'air de dire: « Alors! Impeccable, non? » Ces manières d'élève surdoué finissant par lui déplaire, Yoshirô avait décidé de ne plus jamais louer de shepherd.

En résumé, il n'a toujours pas réussi à trouver le chien idéal, mais il éprouve une forme d'autosatisfaction secrète à répondre par des bégaiements à la question: « C'est quoi, votre race de chien favorite? »

Dans sa jeunesse, quand on lui demandait quel était son compositeur, son designer ou son vin préféré, il se glorifiait de pouvoir donner aussitôt la réponse. Il était persuadé d'avoir bon goût, et il dépensait du temps et de l'argent pour acquérir tous les objets susceptibles de le prouver. Or, à présent, il ne cherche plus à se servir de ses goûts en guise de briques pour bâtir cette maison qu'on nomme « individualité ». Quelles chaussures mettre? La question a son importance, mais désormais, Yoshirô ne les choisit plus pour épater la galerie. Les chaussures Idaten¹ qu'il a aux pieds, récemment

1. Nom japonais de Skanda, dieu hindou de la guerre qui, au cours de son acclimatation dans l'archipel, est devenu la divinité protectrice des monastères bouddhiques. Dans la tradition populaire, Idaten est réputé pour courir plus vite que le vent.

commercialisées par la société Tengu¹, sont très agréables à porter, et rappellent un peu les sandales de paille d'autrefois. Cette société ayant son siège dans le département d'Iwate, à l'intérieur des chaussures est inscrit au pinceau « Iwate made », 岩手まで. Ce « made² » découle d'une interprétation toute personnelle de la mention « made in Japan³ », faite par les jeunes générations qui n'apprennent plus l'anglais à l'école.

Quand il était lycéen, Yoshirô éprouvait un vague sentiment d'étrangeté à l'égard de ses pieds, sortes de pièces détachées souples et vulnérables qui, laissant en plan le reste de son corps, étaient les seules à croître à toute vitesse, et sa préférence allait alors aux chaussures de marque étrangère qui enrobaient ses extrémités d'un caoutchouc épais et solide. Une fois diplômé de l'université, il avait travaillé un certain temps dans une entreprise, et pour que son entourage ne puisse soupçonner qu'il ne comptait pas s'éterniser dans cet emploi, il portait des chaussures brunes au cuir bien robuste. Quand il avait touché ses premiers droits d'auteur en tant qu'écrivain, il s'était offert des brodequins d'alpiniste. Même pour se rendre au bureau de poste tout proche, il ne sortait qu'après en avoir noué bien proprement les lacets, afin d'éviter tout risque de dégringolade.

1. Les *tengu*, avatars japonais des *yakshas*, génies des forêts dans la mythologie de l'Inde, sont des êtres hybrides souvent figurés sous forme d'hommes à tête de rapace (faucon ou milan), dotés d'ailes de grande envergure leur permettant de se déplacer très vite dans les airs. Ils font désormais partie de l'imaginaire collectif japonais, où leur caractère inquiétant, voire malfaisant, s'est atténué au profit de leur côté protecteur – mais toujours malicieux. De nombreux masques, utilisés lors des rituels du syncrétisme shintô-bouddhiques, les représentent avec un visage écarlate, leur bec tranchant étant remplacé par un très long nez de forme phallique.

2. « Made » (prononcer « madé ») est une particule qui, ajoutée à un nom, marque notamment une destination » dans l'espace. « Iwate made » = « Jusqu'à Iwate »

3. En alphabet dans le texte original.

À partir du moment où Yoshirô avait franchi le cap des soixante-dix ans, ses pieds s'étaient sentis bien plus heureux dans des socques de bois ou des sandales de paille. Leur peau nue était exposée aux piqûres de moustiques et fouettée par la pluie, mais en contemplant ces extrémités qui accueillait de façon stoïque ce genre d'inconvénients, il s'était dit *ça, c'est vraiment moi!*, et soudain l'envie de courir l'avait saisi. Alors qu'il cherchait des sandales qui lui rappelleraient les *waraji* d'autrefois, il avait rencontré celles de la société Tengu.

Comme il se déchausse dans l'entrée, Yoshirô perd l'équilibre, et s'appuie d'une main sur le pilier de bois blanc, dont il perçoit le grain au toucher. Dans le tronc des arbres, les années se gravent en cercles successifs, mais à l'intérieur de son corps à lui, comment le temps se conserve-t-il ? Il ne forme pas de cernes s'élargissant comme des ronds dans l'eau, il n'est pas disposé non plus sur une seule ligne... *et s'il était entassé pêle-mêle dans un tiroir qu'on n'a jamais rangé?* Comme Yoshirô se fait cette réflexion, il chancelle de nouveau et pose le pied gauche sur le plancher.

« On dirait que je suis loin de maîtriser la posture debout sur une seule jambe », murmure-t-il pour lui-même. Mumei, qui l'entend, plisse les yeux, lève légèrement le nez et demande : « Bon-grand-papy, t'as envie de te changer en grue ? » Au même moment sa tête, qui oscillait à la manière d'un ballon de baudruche, s'immobilise et retrouve sa juste place dans le prolongement de la colonne vertébrale, tandis que dans son regard couve une lueur d'espièglerie douce-amère. Yoshirô, troublé d'entrevoir sur le beau visage de l'enfant celui du petit dieu Jizô⁴, durcit exprès le ton : « Tu es encore en pyjama ?

4. Jizô Bosatsu : l'une des divinités les plus populaires du bouddhisme japonais. C'est le protecteur des voyageurs, et des enfants morts en bas âge. Dans la statuaire, il est souvent représenté avec un bonnet de laine sur la tête, et un bavoir rouge à son cou – car c'est l'incarnation d'un tout petit enfant.

Dépêche-toi de t'habiller! », et ouvre le tiroir de la commode. Là, les sous-vêtements et les habits d'écolier pliés en quatre et superposés la veille au soir, attendent sagement l'appel de leur maître. Mumei se demande toujours avec inquiétude si ses vêtements ne vont pas avoir la fantaisie de sortir pendant la nuit. Il ne tient pas en place à l'idée qu'ils pourraient rentrer crottés et chiffonnés après avoir bu des cocktails et dansé comme des fous dans un club. Voilà pourquoi Yoshirô, avant d'aller se coucher, les enferme à clé dans la commode.

« Habille-toi tout seul. Ne compte pas sur moi pour t'aider! »

Après avoir posé les vêtements devant le petit garçon, Yoshirô passe dans le cabinet de toilette et s'asperge le visage à grands coups d'eau froide. Puis il se sèche les joues avec un essuie-mains en coton, tout en fixant un instant, d'un air sévère, le mur devant lui. Aucun miroir n'y est accroché. Quand donc a-t-il vu pour la dernière fois le reflet de son visage? Jusqu'à quatre-vingt ans et plus, il s'inspectait encore dans la glace, coupait ses poils de nez s'ils étaient trop longs, ou appliquait de la crème de camélia autour de ses yeux pour s'hydrater la peau.

Yoshirô sort pour fixer l'essuie-mains sur l'étagère avec une pince à linge. Et se demande depuis quand il a commencé d'utiliser uniquement ces tissus en coton à la place des serviettes de toilette. Celles-ci, une fois lavées, mettent un temps fou à sécher, on n'en a jamais de prêtes quand on en a besoin. Mais les essuie-mains si légers, quand on les suspend au-dehors à la barre en bambou, ils invitent le vent à approcher, flottent mollement au souffle de la brise, et sèchent en un clin d'œil. Autrefois, Yoshirô vénérât les immenses serviettes de toilette bien épaisses. Après usage, chaque fois qu'il en fourrait une dans le lave-linge où il versait sans compter des paillettes de lessive bruissantes, il avait l'impression de baigner dans le luxe, mais à présent, il trouve cela plutôt risible. La pauvre machine

à laver, qui souffrait mille tourments à force de tourner et retourner dans son ventre toutes ces serviettes lourdes, était totalement épuisée, et au bout de quelques années finissait par mourir de surmenage. Et les machines défuntes, sombrant par millions dans les profondeurs de l'océan Pacifique, se transformaient en capsule hotels pour les poissons.

Entre la pièce de huit tatamis et la cuisine se trouve un petit espace parqueté d'environ deux mètres de large, où sont posés une table de pique-nique toute simple et des pliants comme en utilisent les pêcheurs. Pour accentuer encore l'atmosphère joyeuse des départs en excursion, il y a sur la table une gourde ornée d'un dessin de *tanuki*¹, d'où dépasse une grande fleur de pissenlit.

Ces derniers temps, les pétales de pissenlits font une dizaine de centimètres de long. Comme quelqu'un présentait l'une de ces fleurs lors de l'exposition annuelle de chrysanthèmes organisée au Centre culturel municipal, la question s'est même posée de savoir si ces énormes pissenlits pouvaient être assimilés à des chrysanthèmes. « Évidemment non, ce n'est que le résultat d'une mutation soudaine », a soutenu le parti de l'opposition, s'attirant aussitôt cette réplique : « *Mutation* est un terme discriminatoire », ce qui a déchaîné la controverse. En l'occurrence, ce terme était presque tombé en désuétude : on l'avait remplacé par l'expression *adaptation à l'environnement*, qui était fort à la mode. Alors qu'une majorité de fleurs des champs prenaient des proportions géantes, les seules à ne pas grandir étaient condamnées à rester reléguées dans leur coin. Les pissenlits,

1. Variété de chien viverrin. Ce canidé, souvent confondu avec le blaireau, fait partie des « esprits de la forêt » qui peuplent le bestiaire japonais. Symbole de chance et de fortune, il est réputé pouvoir se métamorphoser à volonté.

eux aussi, avaient dû changer de dimensions afin de survivre dans l'environnement actuel. Cependant, quelques plantes, par une stratégie inverse, avaient choisi de se singulariser en rapetissant. Ainsi était née une nouvelle variété de bambou qui, au terme de sa croissance, était si minuscule qu'on l'avait dénommé *bambou petit doigt*. Si la Princesse de la Lune revenait loger dans une telle plante et briller d'un éclat phosphorescent, le vieil homme et la vieille femme du conte d'autrefois¹ seraient bien en peine de la découvrir, à moins de se mettre à quatre pattes pour la dénicher avec une loupe.

Dans la faction des antipissenlits, certains affirmaient : « Le chrysanthème, cette fleur noble, choisie pour orner les blasons des grandes familles, ne doit surtout pas être mise au même rang qu'une mauvaise herbe ! » La Ligue prochrysanthèmes, créée principalement à l'instigation du Syndicat des Restaurateurs de Nouilles Chinoises, avait alors cloué le bec à ses adversaires en reprenant la phrase mémorable de l'Empereur Hiro-Hito : « Aucune plante ne doit être ravalée au rang d'herbe folle » – ce qui mit enfin un terme à sept mois de polémique « chrysanthème-pissenlit ».

Quand Yoshirô voit des pissenlits, il songe aux moments de son enfance où seul dans les champs, couché sur le dos, il contemplait le ciel. La douceur de l'air, la fraîcheur qui monte de l'herbe... Au loin il entend gazouiller les oiseaux. Il tourne la tête sur le côté : près de lui, le dominant un peu de leur hauteur, des pissenlits ont fleuri. Il fermait parfois les

1. Le « *Taketori Monogatari* » (le « Dit du coupeur de bambous ») est le plus ancien conte écrit en langue japonaise, sans doute vers la fin du IX^e siècle. C'est l'histoire d'une enfant d'une rare beauté, qu'un vieil homme découvre un jour à l'intérieur d'un bambou, et qu'il recueille pour l'élever. En grandissant, cette jeune fille, la Princesse de la Lune, est courtisée par un grand nombre de prétendants qui se disputent sa main, mais elle les refuse tous, même l'Empereur, et finit par remonter dans son royaume céleste, le quinzième jour du huitième mois lunaire.

yeux et pointait les lèvres comme un bec d'oiseau pour leur donner un baiser, puis se redressait en hâte afin de vérifier qu'on ne l'avait pas vu.

Mumei, lui, n'a jamais eu l'occasion de jouer dans un véritable champ. Mais apparemment, il s'est créé sa propre image de la campagne, et il la cultive avec le plus grand soin.

« Achète de la peinture ! On va peindre les murs », avait soudain déclaré l'enfant quelques semaines plus tôt. Yoshirô, saisissant mal ce qu'il voulait dire, avait rétorqué : « Les murs ? Mais ils sont encore tout propres, non ? »

— On va les peindre en bleu clair, comme le ciel. Et puis on dessinera des nuages, et des oiseaux...

— Pour un pique-nique à la maison ?

— Ben oui ! Parce que dehors, tous ces trucs-là, c'est pas possible... »

Yoshirô en avait eu le souffle coupé. Dans quelques années, peut-être qu'ils ne pourraient plus du tout sortir de chez eux, qu'ils devraient se contenter de vivre au milieu de paysages peints sur les murs. S'efforçant de paraître joyeux, il avait répondu : « C'est une bonne idée. Je vais essayer de trouver de la peinture bleue. » Après tout, si la réclusion à domicile n'effrayait pas Mumei, à quoi bon courir le risque de détruire cette disposition d'esprit ?

S'asseoir sur une chaise n'étant vraiment pas son fort, c'est en tailleur, à même le tatami, que Mumei prend ses repas devant un plateau laqué à motifs de tourbillons marins. On dirait vraiment qu'il joue au grand seigneur d'autrefois. Et il fait ses devoirs sur un petit bureau bas, près de la fenêtre. Pourtant, chaque fois que Yoshirô lui dit : « Tu n'as pas besoin de table ni de chaise, alors on pourrait les donner à une association ? », Mumei s'oppose furieusement à cette idée. Pour lui, ces meubles ont beau n'être d'aucune utilité pratique, ils forment une installation qui lui évoque quelque